

N°419



Une Lanterne

Évangile 1^o dimanche du Carême : Marc (1, 12-15)

(Jésus venait d'être baptisé.)

[12] Aussitôt l'Esprit le pousse au désert. [13a] Il resta dans le désert, quarante jours, tenté par Satan. [13b] Et il vivait parmi les bêtes sauvages, et les anges le servaient.

Après l'arrestation de Jean, Jésus partit pour la Galilée proclamer l'Évangile de Dieu ; il disait : « Les temps sont accomplis : le règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à l'Évangile. »

En lisant ce texte tiré du premier Évangile écrit, si on enlève le début du verset 13 qui été ajouté plus tard, l'original — **en gras** dans le texte -, nous montre que son auteur anonyme, nommé Marc au II^o siècle, n'est pas loquasse sur ce passage de Jésus au désert avant de commencer sa mission : deux versets ! Le rédacteur connaissait une tradition disant que Jésus était allé au désert avant de partir proclamer sa Bonne Nouvelle. (Peut-être un « reste » de son apprentissage auprès de Jn-Baptiste qui s'est passé dans le désert de Judée selon Mt 3,1).

[Notons que l'évangile de Jean fondé sur un témoignage très ancien, ne parle pas de ce passage au désert ! Sans aucun doute, vu la date de sa parution (fin du 1^o siècle), Jn connaissait les textes de Mc, Mt & Lc, mais, pour lui, Jésus a combattu le « Satan » tout au long de son ministère et la vaincu. C'est pourquoi, dans le IV^o évangile, sa mort n'est pas une descente dans le Shéol, le lieu des morts chez les Juifs ; au contraire, élevé sur la croix, Jésus y est déjà élevé, vainqueur, dans la gloire !]

Le texte de Mc atteste que son rédacteur ignorait une autre tradition dont témoignent Mt et Lc. Là, il est question de tentations largement explicitées pour donner à ce passage au désert une valeur symbolique. Symbolique car, comme Mc nous le montre, toutes les scènes des tentations au désert viennent bel et bien d'une composition pour laquelle les auteurs ont fait preuve de beaucoup d'imagination, avouons-le ! Mais une imagination fondée, il faut le reconnaître, sur les tentations que rencontre tout humain dans sa vie et que l'on peut résumer par trois mots : le pouvoir, l'avoir et le savoir. Tentations de vouloir tout maîtriser, y compris Dieu lui-même, de vouloir s'appropriier toutes choses, de vouloir et prétendre tout connaître. Voilà pourquoi les tentations projetées sur Jésus sont symboliques.

Cependant même pour écrire son texte qui est très court, l'auteur de Mc n'a rien inventé !

Il s'inspire en effet d'un livret paru au début du 1^o s. après J-C., - « le Testament de Nephtali » -, où l'on trouve : *Si vous faites le bien, les bêtes sauvages vous craindront et les anges s'attacheront à vous.* Ajoutons que ce livret offre une autre analogie avec Mc car il fait un lien entre baptême (déjà utilisé par des juifs) et tentation, lien qui a inspiré la tradition évangélique primitive où l'Esprit va être donné à Jésus lors de son baptême, pour aller aussitôt vaincre le Mauvais. Les spécialistes notent que l'ajout « *quarante jours, tenté par Satan* » est là pour harmoniser le texte de Mc avec ceux de Mt et Lc, procédé connu car utilisé par les premiers copistes des Évangiles !

1^o DIMANCHE DE CARÊME * 18 / 02 / 24 * © bernard.dumec471@orange.fr

1° lecture : Genèse (9, 8-15)

Dieu dit à Noé et à ses fils : « Voici que moi, j'établis mon alliance avec vous, avec votre descendance après vous, et avec tous les êtres vivants qui sont avec vous : les oiseaux, le bétail, toutes les bêtes de la terre, tout ce qui est sorti de l'arche. Oui, j'établis mon alliance avec vous : aucun être de chair ne sera plus détruit par les eaux du déluge, il n'y aura plus de déluge pour ravager la terre. » Dieu dit encore : « Voici le signe de l'alliance que j'établis entre moi et vous, et avec tous les êtres vivants qui sont avec vous, pour les générations à jamais : je mets mon arc au milieu des nuages, pour qu'il soit le signe de l'alliance entre moi et la terre. Lorsque je rassemblerai les nuages au-dessus de la terre, et que l'arc apparaîtra au milieu des nuages, je me souviendrai de mon alliance qui est entre moi et vous, et tous les êtres vivants : les eaux ne se changeront plus en déluge pour détruire tout être de chair. »

Un Déluge qui s'abat sur la Terre, la survie d'un être humain et de ses proches ayant trouvé refuge dans une coque voguant sur les eaux, sont des motifs largement répandus dans le Proche-Orient et dans beaucoup d'autres cultures. MAIS, ce n'est pas parce que ce thème se retrouve un peu partout qu'il faut croire qu'il y ait eu un véritable Déluge universel. Ce serait faire une lecture fondamentaliste qui n'est pas voulue par les auteurs ... pour qui la Terre était limitée à leur territoire !

Si ce thème se retrouve un peu partout, c'est parce qu'il exprime un souci vital, pour ceux de nos lointains ancêtres qui vivaient près des cours d'eau (ce qui n'était pas le cas des Sémites) et avaient peur d'être anéantis par des crues, lues comme une punition des dieux. « Une punition » ? Voilà qui intéresse les rédacteurs du texte qui considèrent l'exil comme une punition venant de Dieu. Encore une fois, la déportation à Babylone explique la présence de ce récit du Déluge dans la Bible. Car c'est là que des prêtres judéens découvrirent les récits d'épopées dont une qui raconte la création du monde suivie d'un déluge, dont ils se sont largement inspirés. Ce qui veut dire que le texte biblique du Déluge a été rédigé, tardivement, très probablement au VI^e s. av. J-C.

A y regarder de plus près, on s'aperçoit que dans les récits de § 6 à 9 de la Genèse, la divinité y est nommée différemment ! Tantôt *Elohîm* que l'on traduit par *Dieu* (cf. notre texte), tantôt *Yahvé*, > *le Seigneur*. Nous avons donc un seul récit qui rend compte de deux étapes de formation. Quand on trouve *Elohîm*, cela signifie que le texte vient de la tradition sacerdotale primitive, quand on trouve *Yahvé*, le texte provient d'une couche postérieure qui a ajouté des compléments interprétatifs au récit existant. Quoiqu'il en soit, les deux noms employés renvoient au « dieu d'Israël ».

Nous retrouvons ici la signature des auteurs bibliques, curieux par nature, qui n'ont aucun mal à adopter des récits étrangers à leur culture, pour les adapter à leur foi. Eux sont monothéistes, il y a le « dieu d'Israël » (nommé tantôt *Elohîm*, tantôt *Yahvé*), alors ils ont supprimé les plusieurs dieux des épopées mésopotamiennes, qui interviennent pour punir les humains par un déluge.

Or, tout en reprenant cette lecture, les auteurs bibliques lui donnent une finale positive. Car la leçon de ce récit de la Genèse, c'est que Dieu renonce à un autre déluge, à un autre punition, sous entendu - pour les rédacteurs - à un autre exil. Cependant la raison est surprenante. En effet, Gn 6,5 dit que le *cœur des humains ne produit que des pensées mauvaises* et Gn 8,21 rappelle que *ce cœur est disposé au mal depuis sa jeunesse*. Ce qui signifie que l'humanité est désespérément corrompue. Or, curieusement, c'est la raison invoquée pour qu'un nouveau déluge ne se reproduise pas ! Pourquoi ? Parce que cela ne servirait à rien, vu que l'humain fera toujours du mal ! Et quand il le fera, la colère de Dieu se réveillera et il prendra son arc pour dépêcher une « flèche » contre les hommes. Mais parce qu'il est miséricordieux, Dieu place l'*arc-en-ciel* dans la voûte céleste, pour lui rappeler sa miséricorde avant qu'il ne saisisse son arme ; ainsi, il épargnera une nouvelle destruction. Drôle de fin audacieuse : pour calmer sa colère, Dieu se donne un signe à lui-même !!!!

Nous ne lisons que la fin du récit du Déluge, mais tout au début quand Dieu l'annonce à Noé, il lui dit qu'il va pleuvoir pendant *quarante jours et quarante nuits* (Gn 7, 4.12.) ou *quarante jours* (Gn 7,17). C'est la première fois qu'apparaît dans la Bible cette expression symbolique (que l'on retrouve lors du passage de Jésus au désert : *40 jours* chez Lc 4,2 & Mc ; *40 jours et 40 nuits* chez Mt 3,4.). Expression symbolique, parce qu'elle n'est pas à prendre à la lettre ! En effet pour les rédacteurs, *quarante jours* évoque tout « *le temps nécessaire pour ...* » que quelque chose advienne !

INFOS

Les premiers témoignages clairs sur une observance chrétienne de la Pâque, n'apparaît qu'au milieu du II^e s. Jusque-là, les chrétiens célébraient la pâque « **quartodécimane** * », c.à.d. la Pâque juive célébrée le * **quatorzième** jour du mois juif de Nisan, selon le calendrier lunaire. C'était le mémorial de la mort de Jésus. Il y a peu d'indices que la Pâque chrétienne, jusque-là, ait été principalement centrée sur la résurrection. Le texte le plus ancien que nous ayons vu dans ce sens. Il s'agit de *l'Epistula Apostolorum* (Epître des Apôtres) écrite en grec vers l'an 150, qui ne nous est parvenue que par une traduction en Ethiopien et une version mutilée en copte. Dans le § 15 de cette Epître, on trouve un discours du Ressuscité aux apôtres : *Après mon retour au Père, vous vous souviendrez de ma mort. ... quand vous aurez terminé ce mémorial ainsi que de l'Agapè ...*

La célébration y est décrite comme une veille, une vigile, qui durait jusqu'à minuit (Pâque juive) mais se poursuivait (ajout chrétien) jusqu'au chant du coq. C'est déjà ce qui différencie la Pâque purement juive de la Pâque chrétienne. Cette dernière se célébrait donc à la suite des rites juifs. Dans cette part chrétienne, il y avait l'Agapè, le repas en mémoire de la Cène comme le précise le même document qui ajoute cette question posée au Christ : *Seigneur, est-il vraiment nécessaire que nous prenions le calice et que nous le buvions à nouveau ? - Oui, cela est nécessaire*, fait répondre à Jésus l'auteur de cette lettre.

Quand on est passé au calendrier solaire, on a fait des calculs et on en a déduit que le 14 nisan de l'année de la mort de Jésus correspondait au 25 Mars. La Pâque chrétienne, nommée Pâques pour la différencier de la Pâque juive, fut célébrée pendant plusieurs siècles à cette date. Les textes d'auteurs qui la relatent, montrent que l'on a fait progressivement du 25 Mars, la date originale de la Résurrection plutôt que de la Passion. Il y a donc eu un glissement de sens au cours des premiers siècles.

Or, avant de manger l'agneau pascal, les juifs jeûnaient à partir du moment où on le tuait. Ce petit jeûne s'arrêtait lorsqu'on le mangeait. Mais il n'a pas été évacué par les chrétiens, il est resté le jeûne d'avant Pâques, qui est à l'origine du Carême. Car au cours de siècles, il s'est étendu à quelques jours avant Pâques, puis, il a été allongé à 6 semaines pour ceux qui se préparaient au baptême qui avait lieu pendant la vigile pascale : ils étaient baptisés dans la mort et la résurrection du Christ, ce qui est le sens du baptême chrétien. Ce jeûne imposé aux catéchumènes (prononcer : Katékumène), est en lien avec les 40 jours de Jésus au désert où il aurait jeûné (Mt & Lc 4,2). Il a ensuite été très vite étendu à tous les chrétiens et recommandé au Concile de Nicée, en 325. Il durait 40 jours jusqu'au Jeudi-Saint. Mais parce qu'on ne jeûne pas les dimanches, on l'a fait commencer le mercredi des Cendres ! Il s'est focalisé autour de « pas de gras ni œufs ni gourmandises, ni festivités », (d'où le mardi-gras avec ses crêpes, et les œufs de Pâques que l'on pouvait alors manger). Il faut y ajouter « Carnaval » (*Laisser-aller-la-chair*), vestige des saturnales romaines. Seuls, pour respirer dans cette « apnée » de jeûne, les fêtes de la mi-carême (du jeudi au dimanche), où l'« on s'en donnait à cœur-joie » avant de plonger dans « le temps de la Passion ».

Ainsi, le soir du dimanche de la mi-carême, on basculait vers la passion et la mort du Christ. Pour marquer cela, le Pape se rendait en fin de journée dans sa cathédrale St Jean-de-Latran, afin d'y déposer une rose en or au pied d'une croix. Avec les fastes de la Renaissance, il s'y rendait en carrosse, accompagné de sa cour qui, en l'honneur de cette fleur en or, s'habillait en « rose ». Cela est allé jusqu'à investir la liturgie : le dimanche de la mi-carême autorise à célébrer la liturgie ... en rose ! Beaucoup, au nom de la tradition dont ils ne connaissent pas l'origine, donc le sens, (attention au risque de folklore) se font un *devoir* de célébrer la messe en chasuble (robe qui se passe sur l'aube blanche)... rose !

Le Carême commence donc le mercredi des Cendres. Ce n'est pas parce que ce jour-là il faut « descendre », qu'il faut déclarer Mardi-gras comme le jour le plus haut de l'année. Non ! Se couvrir de cendres (devenu une imposition sur le front ... ou dans le creux de la main) est un très vieux geste rituel biblique (2 Samuel 13,19 ; Jonas 3,6 ; Esther 4,1 ; Daniel 9,3 ; Judith 4,11 ; Maccabées 3,47,...). Ce rite est toujours lié à une prise de conscience humaine de notre réalité face à Dieu : Nous ne sommes que « poussières et cendres » ! C'est un geste symbolique d'humilité sur lequel il faut se questionner : Vient-on « recevoir les cendres » par tradition ou par véritable démarche religieuse ? Peut-être qu'avant de l'imposer à une assemblée, faudrait-il en expliquer le sens ! On rapporte parfois ce rite au 1^{er} dimanche de Carême. Tout est possible si cela a un objectif pastoral. Les enfants y sont parfois conviés.... Mais auparavant, leurs catéchistes auront à cœur de leur en expliquer le sens, sinon Pshitt !

Homélie 1° de Carême

« *Les temps sont accomplis, le règne de Dieu est tout proche.* » On pourrait traduire d'après le grec : « Ça y est, Dieu est à portée de main ! » « *Convertissez-vous et croyez à l'Évangile* » Elle est là, la conversion à faire ! Elle est là la bonne nouvelle que Jésus annonce, et dont il faut se nourrir en la ruminant, l'avalant et la digérant pour en tirer tous les sucs spirituels, pendant ce temps de Carême.

Car, même après 20 siècles de christianisme, quelle est pour chacun de nous l'idée de Dieu que nous avons reçue, apprise, mise en mémoire, et qui a forgé notre vie spirituelle, notre conception des choses de la vie, de l'au-delà ... Oui quelle est notre image de Dieu ?

Il nous faut reconnaître qu'elle correspond au « dieu du religieux ». Rien n'a changé, malgré nos lectures des Évangiles. « Dieu » est toujours celui dont il faut avoir peur, le Juge impitoyable qui peut nous envoyer en Enfer, qui condamne nos actes transgressifs ; celui à qui il faut offrir des « sacrifices », des « pénitences », des efforts (... de Carême), et des résolutions - que nous avons tant de mal à tenir - ; quelqu'un dont il est indispensable d'« apaiser le courroux », et à qui il faut présenter des « mérites », car le Ciel se mérite, n'est-ce pas ce que l'on nous a appris ?

Dieu est encore pour beaucoup lointain, celui dont il ne faut pas s'approcher, qu'il est nécessaire de mettre à distance, à cause de la notion de sacré que les humains ont inventée et mise entre Lui et nous, comme pour nous protéger de lui ! Mais il faut aussi s'interroger : ceux qui ont inventé cette notion, ou ceux qui la défendent « bec et ongles », ne l'ont-ils pas fait, ou ne le font-ils pas pour prendre ou garder le pouvoir sur le peuple des croyants ?

Eh bien, il est peut être temps de jeter tout cela à la poubelle et d'entendre cette parole libératrice de Jésus qui a retenti il y a 21 siècles : « Arrêtez ! Dieu n'est pas loin, il est proche ! » C'est à cela qu'il faut d'abord se convertir, pour pouvoir passer à une autre conversion : Dieu est en moi, il est en toi, il est en chacun de nous !

Mais revenons à cette parole de Jésus : « Dieu est à portée de main ! » Et voilà tout de suite la tentation pour nous, humains, de mettre la main sur Dieu ... de prendre le pouvoir sur les autres, au nom de Dieu ! La conversion consiste alors à retourner la main qui veut saisir, prendre, accaparer, pour offrir à Dieu une paume ouverte, celle d'un mendiant ! Mais là encore, la tentation sera grande de refermer la main ! Comme réponse à ce risque, voici l'image d'un vieux sage : « Dieu, c'est comme de l'eau dans ta main, si tu la fermes l'eau s'échappe ... ! »

Et Jésus de nous redire encore aujourd'hui : « Dieu est à portée de main ». Il l'est comme présence mystérieuse qui nous habite, qui communie à ce que nous sommes et vivons : il partage nos joies et nos peines, il sourit avec nous, il aime avec nous, il souffre avec nous, il pleure avec nous ! Il vit avec nous, il meurt avec nous ... pour nous emporter alors en Lui.

Cependant « Dieu est à portée de main », c'est aussi cette présence à nos côtés. Il nous accompagne à travers les autres, comme le bâton du pèlerin, du promeneur, comme la canne de qui a du mal à marcher, qui a peur de trébucher, la canne du vieillard qui le soutient et le rassure ! Il nous parle à travers les autres, plus sûrement que « la voix » qui résonne en nous-mêmes et qui risque souvent de n'être que l'écho de notre égo.

« Dieu est à portée de main », c'est à cette bonne nouvelle qu'il nous faut nous convertir en ce début de Carême. Dieu est là, offert, toujours miséricordieux, (cela fait partie de sa nature) car Dieu n'est qu'amour, et l'amour pardonne tout ! Lisez les évangiles, tout le message de Jésus se résume en ces mots : Dieu est amour et cet amour est à notre portée ! » Alors ouvrons nos mains !